

par se réunir à l'infanterie. Malheureusement le chef de cette dernière troupe n'avait pas compris ses instructions; à la première faute d'une attaque prématurée s'était jointe une imprudence des plus graves. Au lieu de faire tirer à courts intervalles quelques coups de fusil pour tenir l'ennemi en éveil sur ses barricades, on avait exécuté des feux aussi nourris que ceux des Mexicains. Les cartouchières ne contenaient plus que quinze ou vingt cartouches. D'un moment à l'autre, on pouvait être attaqué par des forces considérables : les contingents voisins de Santa-Anna, de Tlacotalpan, du Miadero, du Conejo, villages dont les dispositions hostiles étaient connues, prévenus par leurs *avanzadas* (vedettes) et la fusillade, ne viendraient-ils pas grossir la guérilla de Tliscoya? Le manque de munitions donnait à songer. Les sentinelles furent doublées; mais il devenait indispensable de se procurer sans retard des bateaux pour communiquer avec l'autre rive du torrent et pouvoir au besoin battre en retraite ou appeler à soi toutes ses forces. Les notables affirmèrent que les guérillas avaient emmené avec eux tous les bateaux. Il fut décidé que, le lendemain matin à cinq heures, les deux canots affectés d'ordinaire au passage de la rivière seraient avec leurs bateliers devant les degrés de la maison de Billegas. La liberté fut rendue à deux

des notables, avec mission d'aller en personne à la découverte. Si à l'heure dite les deux notables, connus pour amis des guérillas, n'étaient pas de retour, leurs maisons seraient incendiées; puis, de demi-heure en demi-heure, chacun des quatre notables restés à Tliscoya serait fusillé. Chaque demi-heure de retard en outre coûterait 1,000 piastres (5,000 francs) aux habitants. Ces dispositions prises, les officiers, qui depuis le matin n'avaient ni bu ni mangé, songèrent aux affaires sérieuses, c'est-à-dire au souper. Il était déjà deux heures du matin; Billegas offrit galamment à ses hôtes un repas vraiment royal et tout gratuit. Sans nul doute, cette table somptueusement servie était destinée aux chefs des guérillas, dont le quartier général avait été, quelques jours auparavant, installé en face, dans un café appartenant au noble amphitryon. On y avait trouvé des soucoupes pleines de poudre et de capsules. Avant de faire honneur aux plats, on invita Billegas à les déguster le premier; il y avait lieu de craindre qu'un peu de poison ne fût mêlé aux sauces. Une fois cette formalité accomplie, les vins généreux circulèrent, et la santé de la France fut portée par tous les convives, par Billegas lui-même, qui ne se permit aucune hésitation.

Vers trois heures du matin, on entendit une

bande affolée de cavaliers traverser la ville au galop. C'étaient les fuyards de la fameuse embuscade qui rejoignaient leurs compagnons d'armes épars aux quatre vents. A cinq heures, les deux embarcations si bien cachées par les guérillas étaient amarrées devant la maison de Billegas; à sept heures, toutes nos troupes s'étaient ralliées dans la ville. Dès le matin, on recueillit les armes abandonnées par l'ennemi dans sa déroute. Le butin se composa de quatre-vingt-quatorze fusils, de quelques lances, du drapeau de la cavalerie, brodé or et argent, du guidon de l'infanterie, d'un tambour d'origine américaine, d'un trombone et de la canne de commandement de l'alcade, chef politique et militaire selon l'habitude des temps de guerre au Mexique. Le pillage, quels qu'en fussent le prétexte et la forme, fut sévèrement interdit. Sous la conduite d'officiers spécialement désignés, les perquisitions commencèrent et amenèrent la saisie, chez les principaux habitants, de plus de quatre cents kilogrammes de poudre, de balles et de plomb en énorme quantité, de capsules de guerre et de moules faits pour fondre seize balles d'un coup. Les munitions inutiles furent jetées à la rivière; les autres rendirent grand service.

La ville de Tlaliscoya est assez vaste. Elle forme un grand demi-cercle dont la base repose sur la

rivière; elle est entourée de bois presque impénétrables. Lors des grandes crues, les eaux jaunâtres du torrent viennent battre les pignons des maisons, construites en pierre volcanique, qui bordent la rive. L'église, de belle et ancienne construction, a été respectée par les guerres civiles; de vieilles fresques à l'intérieur rappellent les peintures murales du midi de l'Espagne. Tlaliscoya était gardée, avant l'arrivée des Français, par une haie de cabanes en bambou qui servaient de postes aux guérillas. De ces postes, les habitants, pour peu qu'ils fussent parcimonieux envers les bandits, étaient couchés en joue, et payaient cher la protection de ces amis toujours armés, qui au moindre danger disparaissaient dans les forêts, dont seuls ils connaissaient les sentiers isneux.

A l'extrémité ouest de Tlaliscoya s'élève une riche fabrique de coton, fondée par une compagnie américaine; les murailles, hautes de six mètres sur un développement de quatre-vingts en longueur, sont à l'abri de toutes les attaques, grâce à une épaisseur qui égale celle des couvents de construction espagnole dont le siège de Puebla devait offrir quelques échantillons dignes de la colère de nos boulets rayés. La fabrique de coton ne compte que deux portes, dont l'une s'ouvre sur la ville et l'autre sur le *rio*. Dès que la troupe des contre-guérillas

eut été toute réunie, elle fut massée dans ce vaste bâtiment. La journée s'y passa fort calme. Les magasins contenaient quatre cents barils de farine, des quantités considérables de sucre et de café, et plusieurs milliers de balles de coton, sans compter celles dont l'ennemi s'était servi pour construire ses barricades. Ces richesses accumulées mirent un peu, en éveil l'appétit des soldats, forcés de respecter une consigne sévère : pour des estomacs affamés, la tentation était forte; mais la surveillance des chefs calma toutes les convoitises. Quant à la maison de Billegas, devenue le quartier général, sur la parole donnée par le maître lui-même qu'elle ne renfermait ni armes ni munitions, on s'était dispensé par politesse d'y faire aucune perquisition. Le hasard fit tomber entre les mains d'un cavalier un sabre et un fusil qu'il reconnut pour avoir appartenu à son frère, tué deux mois auparavant dans une embuscade. Les notables, réunis par ordre, durent interroger Billegas sur la provenance de ces armes, et après une constatation publique de mensonge, le condamnèrent eux-mêmes comme recéleur à cinq cents piastres d'amende, qui furent, séance tenante, distribuées à la troupe.

A l'approche de la nuit, les officiers furent prévenus que le lendemain matin, au point du jour, on irait attaquer Passo-Santa-Anna; les troupes

reçurent une ration de vin et les vivres nécessaires pour le départ. Les chevaux restèrent sellés. A sept heures du soir, le curé de Tlaliscoya fut appelé et invité à désigner, parmi les cases de bambou adossées au bois, celles qui étaient reconnues comme postes de guérillas. Une quarantaine de cases devinrent la proie des flammes. Si les habitants de la ville avaient été sages, cet incendie pouvait leur assurer la sécurité, en les délivrant de cette pression continue exercée sur eux par les fusils braqués à travers les meurtrières des cases de bambou; mais au Mexique, depuis la chute de la vice-royauté, on était habitué à voir une bande de quarante coquins armés jeter la terreur dans une ville de cinquante mille âmes et la rançonner sans qu'aucune résistance se produisît. En janvier 1864, lorsque les forces d'Arteaga s'enfuyaient devant la petite colonne du général Bazaine, arrivant à marche forcée aux portes de Guadalajara, n'avons-nous pas entendu des Mexicaines raconter, devant leurs maris et leurs frères impassibles, que depuis trois mois elles n'osaient plus descendre de leurs maisons dans les rues de la ville, craignant d'être dépouillées de leurs bijoux en plein jour ou entraînées à la montagne faute d'une rançon immédiatement payée! Guadalajara est la seconde ville du Mexique, et la bande de l'assassin Rojas intimidait

quatre-vingt mille âmes! Il y avait d'ailleurs trop d'éléments d'hostilité réunis à Tlaliscoya pour que des conseils de paix pussent s'y faire entendre. Depuis la première descente des troupes alliées à Vera-Cruz, Tlaliscoya servait de centre à la réunion des mécontents et des bandits qui, sous le drapeau de l'indépendance, se livraient au pillage. Tous les notables étaient Espagnols, à l'exception d'un seul Mexicain nommé Arrechebaleta. Ces dignes fonctionnaires trônaient tous dans leurs *tiendas* (boutiques d'épicerie et débits de liqueurs), où, à l'abri de leur nationalité, ils fournissaient aux guérillas, dont ils devenaient les recéleurs et les commissionnaires en gros, des armes et des munitions de guerre. La position de Tlaliscoya, déjà très-forte en tout temps à cause des bois épais et des deux *rios* qui la couvrent, est plus redoutable encore pendant l'hivernage : presque tout le terrain qui s'étend entre cette ville et l'*hacienda* de Mandigue n'est alors qu'un vaste étang boueux. En présence des difficultés d'une occupation permanente et du défaut de communications, cette place forte eût dû, pour la sûreté des terres chaudes, être impitoyablement rasée. Cette mesure rigoureuse était d'autant plus nécessaire que Tlaliscoya touche presque à Passo-Santa-Anna, le seul point guéable sur le Rio-Blanco de la mer à Omealca. La proximité de ce seul gué

établit des relations constantes avec Tlacotalpan, le Miadero, le Conejo et toute la côte du sud jusqu'à Minatitlan, localités très-hostiles et auxquelles Tlaliscoya assurait un ravitaillement et un excellent centre de défense. La mort récente du brave officier supérieur Maréchal, commandant supérieur de Vera-Cruz, qui succomba glorieusement, le 2 mars 1865, dans une embuscade près de Medellin, n'a que trop bien fait comprendre ce qu'a de favorable au banditisme des terres chaudes cette position de Tlaliscoya. Le colonel Du Pin, qui avait résolu la destruction de cette place, céda aux prières du commandant Murcia, qui répondit de la fidélité de Tlaliscoya. La ville fut sauvée, mais elle paya bientôt sa dette de gratitude par la trahison.

La nuit du 21 au 22 mars 1863 offrait à Tlaliscoya un aspect presque féérique. Les rues, l'église et les maisons étaient illuminées, au bruit des boîtes d'artifice tirées en l'honneur de l'intervention et des Français. Non moins galants pour leurs ennemis, les Français illuminaient aussi. Les flammes pétillantes des cases de bambou incendiées s'élançaient en gerbes de toutes couleurs à travers les branches des vieux géants de la forêt. L'horizon était gros de nuages, et parfois la rafale se mêlait à la fête et promenait la flamme, comme une torche, sur les lauriers-roses et les mimosas aux

parfums enivrants. Les sentinelles, abritées derrière les troncs d'arbres, pouvaient entendre le bruissement des serpents à sonnettes se glissant dans les hautes fougères. Peu à peu les débris fumants ne jetèrent plus qu'une lueur incertaine. Les buissons et les sentiers s'étaient emplis de bruits confus et étranges annonçant l'approche du danger. Quelques éclaireurs partirent à la découverte et revinrent presque aussitôt. Nous apprîmes par eux que l'ennemi, encore invisible, avançait, se multipliant de minute en minute, et prenait ses positions pour envelopper la ville au point du jour.

La situation était critique : allait-on se lancer à travers des broussailles inconnues sur des forces supérieures? L'offensive est souvent heureuse; le devoir était de courir à l'*hacienda* de Mandigue pour sauver les quatorze retardataires qui s'y étaient renfermés et dont on allait être coupé. Valait-il mieux traverser la rivière en face d'un ennemi nombreux et sur des coquilles de noix malgré l'impétuosité du torrent? Ce parti était hardi; mais les grandes ombres de la nuit promettaient le succès sans perte d'hommes, si la partie était bien jouée. On commença par éteindre tous les feux : à deux heures du matin, le colonel éveilla lui-même deux escouades d'infanterie, qui traversèrent rapidement le courant. Une d'elles resta sur la rive gauche du

Rio-Blanco; la seconde se porta au pas de course au Rio-de-Pozuelo, afin de s'emparer du bateau. Aussitôt après le transport des blessés de la veille, la cavalerie commença son passage. Cette opération, difficile de jour, était encore plus périlleuse à ce moment; mais la disposition des lieux la favorisait. Pendant que les troupes sortaient successivement pour s'embarquer, sans souffler mot, par la porte débouchant sur la rivière, de petites patrouilles d'infanterie défilaient par la porte opposée donnant sur la ville, et faisaient des rondes à deux ou trois cents mètres de distance. L'ennemi, embusqué dans les bois, au bruit de ces marches cadencées sur les dalles, ne pouvait guère soupçonner que le reste de la colonne traversât au même moment la rivière. Dans la crainte de retards fâcheux, les chevaux furent lancés à la nage tout harnachés. L'infanterie suivit. Quelques selles tournèrent, des sangles se rompirent, cinq chevaux et un homme furent noyés; mais un peu après trois heures tout était passé sur la rive gauche. Pour enlever à l'ennemi les moyens de poursuite, les embarcations furent coulées. — Le second passage s'accomplit d'une façon non moins heureuse. Le batelier, qui avait fidèlement servi la contre-guérilla, et ses deux fils, furent largement récompensés : ils refusèrent l'offre de suivre la colonne, et voulurent rester dans

leur maison. Deux jours après, leurs trois corps se balançaient au même arbre : sous la plante des pieds presque carbonisés, on remarquait quelques restes d'un feu mal éteint. Les guérillas, de retour, s'étaient vengés.

A cinq heures du matin, après avoir traversé les bois qui couvrent la rive gauche du Rio-de-Pozuelo sur une largeur de trois kilomètres, notre colonne marchait en plaine sur Mandigue. Le drapeau rouge, enlevé aux guérillas, flottait déployé en tête de la cavalerie. Les premiers rayons d'un beau soleil levant, reflétés à travers une couronne de nuages par les neiges éternelles du grand pic d'Orizaba, dissipaient les fatigues de la nuit. Nos poitrines respiraient plus à l'aise. Chacun à son tour, d'une voix mâle, entonnait un refrain du pays qu'on répétait en chœur. Évoqué par ces accents du Nord ou du Midi, plus d'un souvenir de la patrie absente se retraçait dans le lointain et rappelait parfois de douces heures aux pauvres aventuriers. D'autres plus insoucians, blasés d'ailleurs sur les marguerites effeuillées aux heures de rêverie, fouillaient les broussailles et les touffes de grandes herbes, le fusil à la main, à la poursuite d'un lapin ou d'un dindon sauvage destiné à faire le soir les délices du bivouac. Les écloppés, le cigare à la bouche, mêlés aux cavaliers qui traînaient leurs

chevaux fatigués par la bride, flânaient en attendant l'arrivée de l'arrière-garde.

Soudain éclate une décharge en tête de colonne au milieu d'un nuage de poussière; les refrains commencés meurent sur les lèvres des chanteurs, et les retardataires retrouvent des forces pour serrer les rangs. C'était un assez nombreux parti de cavaliers de Tlaliscoya, sorti la veille de Jamapa, où il était allé au secours d'Antonio Diaz, qui redoutait l'attaque annoncée des Français. Ces partisans revenaient en toute hâte défendre leur ville, dont ils avaient appris la situation critique par un courrier des notables. A la vue de la contre-guérilla, trompés de loin par le drapeau rouge déployé en tête, ils avaient cru rencontrer la troupe du colonel Gomez. La bande imprudente, lancée au galop, donna tête baissée dans notre avant-garde, et se dispersa sous la fusillade comme une volée d'étourneaux en s'enfuyant à toute vitesse, non sans abandonner quelques hommes sur le terrain.

A dix heures du matin, notre colonne retrouvait à l'hacienda de Mandigue les quatorze des siens qu'elle avait laissés en arrière; rien ne les avait inquiétés. L'occupation de Tlaliscoya, due à un heureux coup de main tenté avec une poignée d'hommes, produisit un grand effet dans les terres chaudes. Les guérillas comprenaient déjà que les

difficultés de terrain et de climat ne les défendaient plus des attaques des Français, de ces surprises de nuit que les Mexicains goûtent médiocrement, et où le vaincu n'a qu'un espoir, celui de périr, car ils avaient déjà trop cruellement appris aux Européens à ne plus faire de prisonniers. Le 22 mars, on était de retour à Medellin. On s'arrête malgré soi à cette date mémorable du 22 mars, pleine de grands souvenirs pour l'armée du Mexique. Ce même jour, à quarante lieues de distance, le canon, vengeur de la trahison du 5 mai, commençait à gronder sous les murs de Puebla, déjà témoins de l'héroïsme chevaleresque du général de Lorencez et de son petit corps d'armée. Ce même jour, pour célébrer dignement l'ouverture du siège, le 3^e chasseurs d'Afrique, entraîné par son vaillant colonel, aujourd'hui le général du Barrail, enfonçait en un choc terrible les régiments de cavalerie mexicaine venus de bien loin, du Nuevo-Leon et du Coahuila, dans les champs de Chollula. Pour la contre-guérilla, le 22 mars n'évoque pas d'aussi grands souvenirs. Ce jour-là, il fut convenu qu'elle resterait pour quelque temps à Medellin, sans rien tenter encore contre Jamapa et Cotastla. Sans doute la prise de Jamapa et de Cotastla était d'un grave intérêt pour l'avenir des terres chaudes; mais les communications de la Vera-Cruz avec Puebla

exigeaient une grande sécurité pour les convois de vivres, d'argent et de munitions, qui, malgré des efforts inouïs, montaient lentement au plateau d'Anahuac. Il fallait se tenir prêt à déjouer une attaque sur Medellin, la Tejeria ou le chemin de fer. En un pareil moment, le succès d'une pareille attaque pouvait avoir de graves conséquences. C'est par ordre supérieur que l'expédition projetée contre Jamapa et Cotastla fut ajournée.

III

Bien que la troupe fût immobilisée à Medellin, d'où la surveillance était facile, chaque nuit amenait une sortie partielle à quelques lieues de distance. Il était important d'ailleurs de tenir la contre-guérilla en haleine, et d'en éloigner cette oisiveté, compagne inséparable de l'indiscipline et des fièvres meurtrières du pays.

Qu'on nous permette d'entrer ici dans quelques vues générales sur le corps que nous n'avons jusqu'ici montré qu'en action. C'est dans les jours de repos que l'on pouvait le mieux étudier les conditions qui convenaient au commandement d'une pareille troupe. L'aventurier qui entre dans une